

—M. Vermont ne viendra pas, dit-elle ; le temps est très beau, il est sans doute allé faire une promenade au Bois. Je pourrais sortir jusqu'à six heures, continua-t-elle ; mais, non, je préfère rester. "Je suis ennuyée, nerveuse, pourquoi cela ? Est-ce que je suis contrariée de ce que ce monsieur n'est pas venu ? Non, ce ne peut pas être cela.

Et un mystérieux sourire se posa sur ses lèvres. En même temps son regard se porta de nouveau sur le cadran de la pendule.

Soudain, il lui sembla qu'elle venait d'entendre sonner un timbre. Elle tendit avidement l'oreille. Un bruit de pas se fit entendre dans le salon. Elle se leva brusquement. La porte du boudoir s'ouvrit :

—M. Maurice Vermont, annonça Louise.

—M. Maurice Vermont peut entrer, répondit-elle.

Et aussitôt son visage s'éclaira et son front devint rayonnant.

Maurice, en toilette de ville très élégante, pénétra dans le boudoir tout imprégné de ce même parfum de violette qu'il connaissait déjà.

—Je réponds à la gracieuse invitation de madame la princesse, dit-il en s'inclinant respectueusement.

—Je suis très flattée, monsieur, de l'empressement que vous y avez mis, répondit-elle ; mais comme je suis très franche, je vous avouerai que je vous attendais.

Maurice s'inclina de nouveau.

—Veuillez vous assoir, monsieur, dit-elle, en lui montrant un fauteuil.

Elle-même reprit sa place sur la causeuse en face du jeune homme.

Alors, Maurice put la regarder. Complètement ébloui, il ne chercha même pas à cacher son admiration. Il était subitement tombé dans une sorte d'extase. Certes, il ne pouvait guère, à ce moment, se rendre compte de ce qui se passait en lui ; mais, s'il eût été moins vivement impressionné et plus maître de lui, il aurait reconnu que ses sensations n'étaient pas sans analogie avec celles qu'il avait éprouvées le jour où, pour la première fois, il s'était trouvé en présence de Georgette.

La voix douce et mélodieuse de la jeune femme le rappela à lui-même, sans que pour cela il sortit de son ravissement.

—Vous avez été bien obligeant et bien bon, lui dit-elle ; j'ai su par votre domestique ce que vous avez fait pour Miko ; je ne saurais trop vous remercier. Ce n'est qu'un singe, mais vous avez compris qu'on pouvait avoir de l'affection pour un animal qui s'est attaché à vous. J'ai eu un véritable chagrin ; je croyais Miko perdu ; je n'ai pas besoin de vous dire la joie que j'ai ressentie lorsque votre domestique me l'a rapporté.

—Madame la princesse, répondit Maurice, je n'ai qu'à me féliciter de ce que le hasard a conduit Miko chez moi, puisque j'ai eu le bonheur de vous être agréable, et que c'est à ce même hasard que je dois l'honneur de vous connaître.

—Bien que nous soyons voisin je n'avais pas encore entendu parler de vous, monsieur Vermont, et pourtant vous êtes bien connu. Il est vrai que je sors très peu et que je ne vois personne. J'ai quitté la Russie après la mort du prince mon mari, et je suis à Paris depuis quelques mois seulement.

—Vous êtes une nouvelle Parisienne comme je suis un nouveau Parisien ; il n'y a pas plus de sept mois que je demeure avenue d'Eylau.

—On parle de votre hôtel comme d'une merveille.

—Oh ! c'est aller un peu loin, fit Maurice en riant ; mais si madame la princesse veut bien me faire l'honneur de venir un jour le visiter, elle jugera par ses yeux.

—J'irai certainement, monsieur, et je sais d'avance que je n'aurai qu'à faire l'éloge de votre bon goût.

—Cependant, reprit Maurice en souriant, les personnes qui me connaissent, tout en trouvant mon installation convenable, prétendent qu'une chose, absolument indispensable, disent-elles, manque à ma maison.

—Et cette chose est ?

—Une jeune femme.

—Vos amis ont raison, monsieur, dit la princesse d'un ton sérieux. Pas plus que la femme, l'homme ne peut vivre seul ; son bonheur ne peut être

complet qu'à côté d'une compagne aimée. Excusez-moi si je vous adresse cette question, peut-être indiscrète. Avez-vous déjà aimé, monsieur Vermont ?

—Oui, madame...

—Alors, vous aimez encore ?

—Non, je n'aime plus.

Vous n'êtes que depuis quelques mois à Paris et déjà, tout le monde fait votre éloge ; on connaît votre générosité, on sait que vous faites beaucoup de bien ; oui, vous serez aimé comme vous méritez de l'être, non parce que vous êtes riche, mais parce que vous êtes bon. Vous avez une grande fortune, n'est-ce pas ?

—C'est une question d'appréciation, madame ; il y a des gens qui se croient pauvres avec plusieurs millions. Quant à moi, qui ai vu la misère de très près, je me trouverais encore grandement partagé avec beaucoup moins que ce que je possède.

La princesse le regarda avec étonnement.

—Vous avez connu la misère ? fit-elle.

—Oui, madame. Je n'ai aucune raison de le cacher. Je me suis couché plus d'une fois sans avoir dîné et sans savoir si je déjeunerais le lendemain.

—On m'avait dit que vous étiez venu en France après avoir perdu vos parents en Amérique.

—J'ai, en effet, perdu ma mère en Amérique.

—Vous êtes Français ?

—Oui, madame, et c'est pour cela que, il y a trois ans, je suis revenu en France, à Paris, où je suis né. C'est alors que je me suis trouvé dans une situation extrêmement difficile et pénible, cherchant vainement un emploi, obligé de me faire copiste à dix centimes l'heure. Enfin, c'était une ressource, je ne voulais pas mourir de faim.

—Eh bien, monsieur Vermont, on croit généralement que vous êtes revenu d'Amérique avec toutes vos richesses.

—Je laisse croire, madame la princesse, répondit Maurice en souriant : je n'ai pas besoin de faire connaître à tout le monde comment, un jour, la fortune est venue me trouver, comme si elle descendait du ciel. Ce jour-là, madame, las de la vie, désespéré, j'allais me brûler la cervelle.

—Oh ! fit la princesse avec effroi.

—Je tenais l'arme chargée, continua Maurice ; la fortune sous la figure d'une vieille femme, qui me sert de mère aujourd'hui, que j'aime et que je vénère, me l'a arrachée des mains.

—Le père de ma mère, que, ni elle ni moi n'avons connu, — il y a là un drame de famille dont je me suis juré à moi-même de garder le secret, — s'était établi dans l'Inde, au Bengale ; c'est là qu'il fit cette fortune qui est la mienne aujourd'hui. Pendant des années elle est restée entre les mains de cette vieille femme dont je viens de vous parler.

—Mon aïeul la lui avait confiée en lui dictant ses dernières volontés. Je ne vous dirai pas toutes les recherches qui furent faites pour retrouver, ma mère et moi ; c'est toute une histoire qui serait trop longue à raconter. Enfin, un jour, au moment où elle s'y attendait le moins, un jeune homme que le hasard m'avait fait rencontrer à Paris et qui est resté mon meilleur ami, donna mon adresse à l'exécutrice testamentaire de mon grand-père.

—Le lendemain, elle arriva rue Durantin, où je demeurais, une seconde peut-être avant que je ne misse fin à mes jours. Ah ! je n'oublierai jamais ses paroles : "Vous étiez désespéré, m'a-t-elle dit, je vous apporte l'espoir. Tout à l'heure vous étiez vaincu, je vous apporte le triomphe. Vous êtes pauvre, je vous apporte la richesse." Voilà comment, en un clin d'œil, de gueux que j'étais, je devins millionnaire.

—C'est merveilleux ! s'écria la princesse ; on se croirait dans le domaine du fantastique.

—Pendant une heure, reprit Maurice, je crus moi-même à un conte de fée. Mais il fallut bien me rendre à l'évidence, quand on me mit en mains les millions, qu'on me montra mes fermes et que j'entraï en maître dans un magnifique château.

—Eh bien, monsieur Vermont, si d'après cela vous doutiez du bonheur, vous seriez un ingrat envers lui, qui a déjà tant fait pour vous.

La conversation changea et, pendant une heure encore, ils parlèrent de l'Amérique, de la Russie, de Saint-Pétersbourg, et surtout de Paris.

Maurice ne put s'empêcher de remarquer que la

jeune femme parlait de tout et sur tout avec une assurance qui attestait une instruction réelle ; que malgré sa jeunesse elle avait une grande expérience, et que, pour une princesse russe, elle connaissait parfaitement la vie parisienne.

La causerie avait été animée, souvent spirituelle et tour à tour grave et légère. Ils ne s'étaient pas aperçus que la grande aiguille de la pendule avait fait deux fois le tour du cadran.

Six heures sonnèrent, Maurice se leva pour se retirer.

—Madame la princesse, dit-il, je vous remercie de l'accueil gracieux que vous m'avez fait : si vous voulez bien m'y autoriser, j'aurai l'honneur de venir quelquefois pour vous présenter mes hommages respectueux.

—Je serai toujours charmée de vous recevoir, répondit-elle.

Ils se saluèrent et Maurice sortit du boudoir.

Il était tout étourdi, comme si le parfum de violette l'eût enivré. Dans la rue cette espèce d'ivresse ne se dissipa point. Le timbre harmonieux de la voix de la jeune femme frappait toujours son oreille. Une étrange sensation de plaisir faisait courir un frémissement dans tous ses membres. Il rentra chez lui rêveur, mais enchanté d'avoir vu et admiré la belle princesse Ramidoff.

—Oh ! la charmante femme, pensait-il ; elle est vraiment adorable ! C'est certainement la plus ravissante beauté qu'il y ait, je ne dis pas seulement en France, mais dans le monde entier. Quel âge peut-elle avoir ? Oh ! elle n'a guère plus de vingt ans, et elle est veuve !

Dans ce mot "veuve" prononcé par Maurice, il y avait déjà une foule de pensées.

Il se coucha de bonne heure. Les songes les plus souriants, les plus roses, bercèrent son sommeil, et il n'y en eut pas un seul qui ne lui fit voir la princesse Olga dans un ruissellement de lumière.

Le lendemain, sans s'être donné rendez-vous, mais comme s'ils s'étaient cherchés, ils se rencontrèrent dans une allée du Bois. Elle était en voiture, il était à cheval. Ils se saluèrent, en échangeant un regard. Le cœur de Maurice battait très fort. Il se disait :

—C'est bien ainsi, souriante et radieuse, que je l'ai vue toute la nuit dans mes rêves.

Pendant une demi-heure, le cheval de Maurice suivit la calèche de la princesse. Le jeune homme ne parut s'en apercevoir que sur la place de l'Etoile, au moment de rentrer.

Le surlendemain, il fit une seconde visite à la princesse Ramidoff. Les deux jours qui suivirent il y retourna encore. Depuis sa première visite, il n'avait plus eu une seule pensée pour Georgette. Il ne pouvait déjà plus se méprendre sur la nature de ses sentiments ; il était éperdument amoureux. Ce nouvel amour ne ressemblait pas à l'amour si doux, si calme et si pur que lui avait inspiré Georgette ; c'était une passion ardente, desordonnée, nerveuse, irritante, qui s'emparant de son être, le tenait constamment dans un état de fièvre et de vertige.

—Elle est veuve ! se dit-il encore.

Cela voulait dire :

—Elle peut devenir madame Maurice Vermont.

Mais il lui restait à savoir deux choses : s'il était aimé et si la belle Olga consentirait à perdre son titre de princesse.

Le pauvre Maurice était loin de se douter qu'il subissait à son tour la fascination aussi étrange que terrible de ce même regard qui avait tué Henri de Manoïse et conduit au suicide le marquis de Soubreuil. Rien ne l'avertit, rien ne lui rappela Andréa la Charmeuse.

Il avait chez lui le manuscrit du marquis. L'idée ne lui vint pas de le relire. Comme les autres, il était fatalement entraîné.

A la cinquième visite qu'il fit à la princesse, rendu audacieux par son amour même, il lui avoua qu'il l'aimait. Et sans attendre qu'elle lui fit connaître par un mot ou un signe si sa déclaration était bien ou mal accueillie, il lui demanda brusquement, mais toutefois d'un ton très respectueux, si elle voulait être pour lui cette compagne sans laquelle aucun bonheur ne peut être complet.

Elle avait baissé la tête. Et quand il eut cessé de parler, elle resta silencieuse :

—Vous ne me répondez pas, dit-il d'une voix pleine d'anxiété.